ÉRIC JOURDAN

Révolte

ROMAN



ÉDITIONS DU SEUIL

RÉVOLTE

16°Y/2
57442

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Anthologie de la peur
Entre chien et loup
coll. « Points Essais », n° 202

Charité
coll. « Points Roman », n° 423

AUX ÉDITIONS LA DÉCOUVERTE

Les Mauvais Anges, *1991*

BIBLIOTHÈQUE ALEXANDRE
RF
PEIP RAMES

823

ÉRIC JOURDAN

RÉVOLTE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e^

DL-26041991-12909

ISBN 2-02-012784-9

© Éditions du Seuil, mai 1991

L'auteur se réserve les droits de traduction
en langue anglaise et italienne

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

« Apprends-moi la moitié de la joie
Que ton âme doit connaître
Et une si harmonieuse démence
Coulerait de mes lèvres,
Que le monde m'écouterait enfin
— Comme j'écoute maintenant. »

SHELLEY

« L'homme n'est pas digne de Dieu, mais il n'est pas incapable d'en être rendu digne. »

PASCAL

CHAPITRE PREMIER

Personne n'osait autour d'eux troubler le cercle de silence. Roman essuya le bas du visage de Ian et le sang tacha le mouchoir blanc. Andrei livide le regardait faire, il n'avait pas encore bougé, une force paralysante le tenait debout au-dessus de l'enfant et du mort, car Ian était mort pour eux désormais et le mot mort commençait son voyage dans leur cœur. Quant à Roman, ce n'était encore qu'un enfant, malgré ses seize ans largement passés. Et pourtant quelque chose de ferme et d'absolu sortait de lui. Il donnait l'impression de pouvoir contenir tous les élans du monde, les dompter par cette douceur à qui nulle force ne pouvait résister. Pur et décidé, voilà ce qu'on sentait quand on regardait son visage. Il était toujours penché sur Ian ; la foule à distance attendait, les policiers n'osaient plus faire un geste : Roman avait arrêté le temps.

Plusieurs minutes passèrent, il avait reboutonné tant bien que mal les lambeaux de chemise et essuyé, après le bas du visage, le cou et les cheveux. Il agissait non pas lentement, mais calmement, les yeux fichés sur ce corps à qui il enlevait peu à peu l'apparence violente d'avoir été forcé à mourir. Ian devenait quelqu'un d'autre, quelqu'un de clair que plus personne ne pouvait rejeter, parce que plus personne ne pouvait le toucher. Les pierres qui l'avaient tué l'avaient mis hors d'atteinte. Et Roman continuait sa toilette funèbre comme s'il soignait un grand frère blessé dormant d'épuisement.

Andrei songeait qu'il fallait prévenir Adam et qu'on ne pouvait plus rien cacher, l'histoire entière finissait avec ce corps lapidé. En dehors de l'état-major, tous ceux qui avaient de près ou de loin croisé la voie de Ian étaient concernés par cette fin brutale ; concernés aussi les parents des deux victimes du jeune homme. Il ne pouvait s'empêcher de rapprocher le visage de Roman de celui du garçon étranglé et noyé par Ian, c'était la même ombre que les cils projetaient sur les visages d'une blancheur laiteuse, et le même sourire triste les isolait.

Cependant, Roman chuchotait quelque chose qu'Andrei, pourtant le plus proche, ne pouvait pas comprendre. Roman parlait à Ian mort. « Tu es là, tu peux m'entendre, murmurait-il. Ton corps a trop souffert pour que ton esprit ne veille pas encore sur lui. Ian... » La douceur avec laquelle il prononçait ce nom était plus grande encore que sa douceur à lui, comme si ce n'était pas sa bouche qui formait les mots, mais son cœur. « Ian, personne ne peut juger personne ici. Que les anges te protègent à ton tour... »

Il continuait avec son mouchoir taché à essuyer le sang comme pour effacer toute trace du monde. De grands nuages blancs glissaient dans le ciel. Soudain, une femme apporta un linge et de l'eau dans un récipient creux. Elle n'osait pas s'approcher et fit signe à Andrei. Il prit ce qu'elle lui donnait, puis à son tour, se pencha vers Roman et déposa près de lui ce qu'il fallait pour nettoyer mieux les traces sanglantes.

Roman ne dit rien, ne regarda personne, les mains

de Ian furent lavées et lorsqu'il les eut croisées comme il put, il se pencha sur elles et les baisa. Parmi ceux qui regardaient, des femmes se mirent à genoux, l'horreur de ce qui était arrivé commençait à changer l'âme de cette petite foule et l'attitude du jeune novice imposait à chacun une sorte de honte pour cette vengeance que chacun avait accomplie par les mains des enfants. Ceux-ci avaient été emmenés de l'autre côté de la place et restaient silencieux. Ils ne comprenaient plus. le jeu avait mal fini, mais on leur avait dit de frapper puisqu'il s'agissait d'un assassin ; maintenant, là-bas. un jeune homme qui ressemblait à une image était à genoux et toutes les grandes personnes se taisaient. Toute la ville se taisait, seul un oiseau, par moments, jetait vers le ciel quelques notes joyeuses dans un buisson de lilas, comme s'il voulait dire quelque chose que les hommes immobiles ne comprenaient pas.

Roman lava la place du cœur, où la chemise avait été entièrement déchirée, mais la peau demeurait rouge, c'était la marque qui devait rester du passage de Ian : un cœur essayant de se donner malgré tout. Puis le novice passa le linge humide que le sang rosissait par endroits, sur le ventre et le sexe de Ian, le tissu du pantalon collait comme de la boue et le linge devint rouge. Aussitôt d'autres linges furent montrés à Andrei qui comme la première fois alla les prendre pour les apporter à Roman. Lorsque celui-ci toucha les genoux de Ian, il s'arrêta une seconde, l'émotion le faisait trembler tout à coup, car à travers les déchirures du pantalon les genoux et les jambes étaient intacts et la peau avait la couleur de la vie,

mais il se domina et de nouveau Andrei entendit un chuchotement.

« L'amour efface tout, murmurait Roman, tout ce que tu as fait », puis plus bas, comme pour que Ian non plus n'entendît pas : « Dieu, je t'ai offert deux fois ma vie pour cet homme. Pardonne lui, pardonne lui ses mouvements de désespoir. Je te donne ma vie pour lui encore une fois. » Et Andrei surprit très nettement un sanglot étouffé. Il toucha l'épaule de Roman, mais celui-ci releva la tête et le regarda sans qu'il y eût autre chose dans les yeux sombres qu'une tristesse sans fond : l'enfant avait surmonté sa détresse.

— Il faut ensevelir cet homme, dit-il tout bas.

— Qui doit le faire ? demanda Andrei.

— Nous.

Le ton était net et fort.

— Comment ?

Roman ne répondit pas. De nouveau il épongeait le ventre et les cuisses du mort avec un linge propre et, soudain, il glissa les doigts dans la poche de Ian. Deux rubis et une émeraude apparurent dans sa main. Il reconnut aussitôt les pierres que dans l'église le jeune homme s'était accusé d'avoir volées au tombeau. C'étaient les biens de l'éternité, mais Roman n'hésita pas.

— Voilà, dit-il tout haut en se tournant vers Andrei, et Andrei crut tout d'abord que c'était un caillot du sang de Ian qu'il lui montrait, voilà ce qu'il faut pour trouver un drap de lin et préparer tout.

Entre ses doigts, les pierres qu'il tendit à Andrei ressemblaient tout à coup à quelque chose de

dérisoire, les richesses pouvaient acheter un linceul et toutes les cérémonies de la terre, mais pas la voix de Ian, pas le souffle de Ian, pas le sourire qui dérangeait, pas le *sauve-moi* qui avait été murmuré un matin à l'aube et qui demeurait à tout jamais prisonnier dans une chambrée de caserne et dans l'oreille d'Andrei. La voix du garçon portait maintenant, il demanda ce qu'il voulait qu'on fît, comme si Andrei était seul à l'écouter, mais au fur et à mesure il fut obéi, sans avoir à élever la voix, sans avoir à réclamer une seconde fois.

Voilà plus de deux heures qu'ils étaient là, et personne ne s'en allait. Ian avait dû succomber en pleine matinée, alors que le soleil brillait sur le haut des arbres et que l'air était léger, et maintenant c'était la chaleur grise de l'après-midi, le ciel se couvrait et les buissons de lilas sur la place n'avaient plus d'ombre. Une civière fut apportée, deux jeunes hommes soulevèrent le corps de Ian, Roman soutenait la tête, puis resta près d'eux, pendant qu'Andrei allait donner des ordres aux policiers. On irait enterrer Ian dans l'église aux tombes. Tandis qu'on attendait la voiture qui devait transporter le corps, le lieutenant appela l'état-major et raconta en quelques phrases le dénouement de ses recherches. Il y eut un silence, là-bas à l'autre bout du fil ; on ne s'attendait pas à une fin pareille et si la mort les délivrait d'une affaire ennuyeuse, l'émotion involontaire du lieutenant se communiquait à son tour. On lui dit de terminer au mieux cette histoire et de revenir à V., dès qu'il le pourrait. Son affectation y était définitive, les félicitations officielles viendraient plus tard. On

s'excusait presque de l'avoir ainsi envoyé en première ligne, ce fut le mot employé ; pour quelqu'un sans expérience il avait montré une ténacité et une intelligence exemplaires. Andrei raccrocha, la mort dans l'âme. Tout ce qu'il avait caché sur Ian jusqu'ici l'étouffait, et en dehors de Roman, ou d'Adam, mais il n'avait pas le courage d'affronter Adam tout de suite, il ne pouvait parler de Ian à personne.

Lorsqu'il rejoignit le jeune novice, on avait jeté un manteau sur le corps de Ian ; le visage seul, le visage aux yeux fermés avait l'air de surveiller ce qui se passait près de lui, sa pâleur plus vraie que les couleurs du monde autour d'elle, Roman ne s'écartait pas de la civière. Le silence vibrait autour de lui, et par lui Andrei ne savait plus s'il ressentait physiquement le poids charnel de Roman ou celui du jeune homme couché pour toujours. Aucun vivant n'avait jamais été aussi présent que ce cadavre, car il s'agissait de cela, en apparence, un corps inerte, inutile et destiné à être recouvert de terre. Alors l'émotion fit trembler les mains du lieutenant et il n'essaya ni de les arrêter ni de les dissimuler. Roman les vit et baissa la tête un instant, puis de sa voix forte d'adolescent lui parla sans le regarder.

— Il faut partir maintenant.

Il s'adressait à Andrei de façon détournée, sans avoir à lui dire ni vous ni tu et Andrei de son côté hésitait chaque fois, depuis qu'ils avaient quitté l'higoumène, mais finalement lui disait tu comme à un enfant.

— Tu veux retourner au monastère ?

— Il faut enterrer Ian, dit Roman, il faut l'enterrer là où il a tout dit. Les phrases sont encore dans l'église, il faut qu'il retourne les chercher.

— Que veux-tu dire ?

Roman eut pour la première fois l'esquisse d'un sourire :

— Elles l'attendent, prisonnières dans l'église tant qu'il ne reviendra pas. Lorqu'il les a prononcées, elles savaient qu'il reviendrait pour les libérer, car l'homme ne dit jamais ce qu'il a dans le cœur que pour l'effacer avec du sang.

— Tais-toi, supplia Andrei. Tais-toi maintenant, tout ce que tu dis fait mal.

— On voulait le rattraper, murmura Roman comme pour lui-même, et on ne voulait pas, on ne voyait qu'une image, comme pour chacun de nous, et cette image on voulait à la fois la déchirer et la mettre sur sa poitrine, mais...

Andrei le prit par l'épaule. Devant le trouble de ce visage sans couleur, Roman ne continua pas, mais se penchant de nouveau vers la civière, il couvrit du manteau le visage de Ian.

— Non, dit Andrei.

Mais le fourgon arrivait et il fallut installer la civière, puis au moment de partir, Andrei dit au soldat qui conduisait la voiture de les suivre et il monta avec Roman près du corps maintenant caché. Une autre voiture apportait un cercueil et un linceul. Et la foule s'écarta pour les laisser partir.

Quand ils eurent contourné la place, une grosse auto bleue les croisa et ils n'y prêtèrent aucune attention. C'était le père du garçon tué par Ian qui

avait été mystérieusement prévenu et qui venait voir le meurtrier de son fils. Quand on lui dit que le fourgon l'avait emmené, il voulut savoir où et il prit la route à son tour par des chemins de traverse pour arriver le premier au village.

Eux, repassèrent par tous les endroits où ils avaient cherché les traces de Ian, mais cette fois sans s'arrêter, à une allure régulière qui convenait pour transporter les morts. Andrei regardait avec horreur le manteau cachant Ian, serrant les poings et se demandant à quel moment il allait s'effondrer, mais Roman pressentant cette lutte lui prit la main avec une force à laquelle le lieutenant ne s'attendait pas. Cette diversion lui redonna courage et il jeta un coup d'œil sur la campagne. Les haies d'églantine couraient sur le bord de la route comme si une seule fleur blanche la bordait. Les prés s'étiraient et l'ombre des nuages lissait les champs de seigle de sa main légère qui parcourait en une seconde des étendues immenses. La route les conduisait inexorablement vers cette cérémonie que les deux jeunes hommes appréhendaient dans le secret de leur cœur. « Tout à l'heure, tout sera fini, songeait Andrei, une partie de ma vie est morte, je suis sur du vide. Je n'ai rien voulu de tout ça, ni accompagner ce garçon vers le camp de la mort, ni le poursuivre, ni le retrouver sans vie... » « C'est tout à l'heure, se disait Roman, que Ian va commencer son voyage infini. Il est là près de moi, il m'a donné le secret de l'amour quant il m'a parlé la première fois. Pas plus que moi, il ne devinait ce qui l'attendait. Et maintenant il est là et il sait et je suis devant la porte noire qu'on va coucher sur lui tout à

l'heure, je suis trop jeune pour accepter. Cet après-midi n'a plus de sens. Et si Ian se relevait ? Mon Dieu, je ne veux pas de ce destin. Faites quelque chose ! »

Les kilomètres s'enfuyaient, les noms des villes s'effaçaient comme s'ils étaient écrits sur du vent et que pour un instant ils n'avaient existé que dans les yeux des voyageurs, les forêts jetaient leur sombre fraîcheur sur la route, les brumes de fin d'après-midi estompaient les collines et le clocher rouge du village apparut tout à coup devant eux. La voiture s'arrêtait. Près des maisons des gens attendaient, sans s'approcher, et des moines sortirent de l'église, sans ornements, comme pour savoir d'abord ce qu'il convenait de faire. Roman fit descendre la civière et, de l'autre voiture, le cercueil.

Alors l'auto bleue arriva. Dans un grincement de pneus, un homme en sortit comme s'il jaillissait de sa fureur et le claquement de la portière ressembla au bruit d'un fusil qu'on arme. Il se lança en avant. « Où est le chien », cria-t-il. Apercevant la civière, il cracha par terre et déjà il touchait le manteau pour l'arracher, mais Roman le prévint et d'un grand geste dévoilà le corps.

— Regarde, dit-il, regarde, il ressemble à un innocent désormais.

L'homme interdit regardait le cadavre et le jeune moine. Celui-ci était à peine plus âgé que son Georges et il avait le même regard sombre et le même visage sans ombre et les mêmes cheveux couleur de blé noir. Un instant l'homme vacilla, puis tout à coup se mit à hurler : « Georges. A moi, Georges,

Georges. » Et son cri retrouvait son visage d'enfant et le corps de Ian semblait bouger comme si quelqu'un ailleurs l'appelait.

Roman mit le drap blanc lui-même dans le cercueil et avant que le corps y fût déposé, fit soulever la civière et ils entrèrent dans l'église. Il n'y eut aucun chant, les moines laissèrent faire quand Roman leur dit d'ouvrir les portes de l'iconostase en grand. En silence, dans le martèlement des pas des porteurs, le corps fut montré à toutes les icones et l'église fut montrée à Ian.

La voix du novice ne se fit entendre qu'une fois à la fin et tous l'écoutaient. « Ian, c'est ici que tu as dit ta vérité. Tout est effacé sur terre. » Alors il fit venir le cercueil. Dans le cercueil, Ian devint du passé quand le linceul fut replié sur lui, mais le corps se dessinait toujours violemment sous le drap.

On ouvrit l'église aux tombes. Le caveau profané était béant, on avait déposé les deux occupants, le moine du moyen âge et l'ermite enseveli par Ian, sous une autre pierre, et là on devait inhumer le corps de Ian seul. Le cercueil fut descendu, mais le couvercle déposé à plat, pendant que dessus on faisait reglisser la pierre. Quand la blancheur du linge fut obscurcie par l'ombre de la dalle, tandis qu'un rayon de soleil traversait en haut la fenêtre ronde et la dessinait sur l'un des deux gros piliers, que le bruit de la pierre résonnait sous la voûte, un frisson parcourut ceux qui restaient immobiles comme si le froid de la tombe qu'on refermait s'infiltrait par le dernier angle de jour jusque dans leurs os.

— Il faut chanter, dit Roman doucement.

Et les moines présents chantèrent : « Tu es la résurrection et tu as la vie. » Les paroles semblaient se ruer hors du sol et monter vers la lumière réfugiée maintenant sous la voûte. Andrei mit son visage dans ses mains, Roman souriait tristement et les voix sombres comme des cloches de bronze frappaient les murs tandis que la dalle était ajustée.

CHAPITRE II

A la portière de sa voiture, Andrei sentit son sang battre jusque dans ses mains. « Il faut que je lui parle maintenant », pensa-t-il. L'émotion de ces dernières heures l'enivrait. La place vide, le village avait pris la couleur orangée du couchant et on avait emmené le père de Georges dans la ferme des parents de Roman pour le réconforter. Les moines avaient regagné le monastère, attendant que le novice y revînt. Le chauffeur au volant se demandait quand ils allaient enfin repartir et où ils allaient dîner.

Roman vint à Andrei.

— Il faut que je te parle, dit celui-ci.

— Je sais.

— Non, tu ne sais pas, je suis désespéré, dit-il agressivement, mais sa violence tomba d'un coup et plus bas, d'une voix imperceptible, comme s'il avait peur de ce qu'il allait dire et de ce que comprendrait Roman : « Ne me quitte pas. »

Roman ne dit rien.

— Je t'en supplie, reprit le lieutenant. Reste avec moi. Quelques jours seulement, il faut que je te dise la vérité, Roman.

Pour la première fois, il prononçait ce nom et Roman songea que c'était le vêtement religieux qui lui était ôté.

— Roman, dit encore Andrei, je suis perdu cette fois, tout est fini.

Mais le jeune novice pour toute réponse enleva sa tunique, la plia avec soin, sans savoir qu'il refaisait

avec douceur le geste que Ian avait accompli avec rage quand il s'était arraché du corps son habit religieux.

Andrei ne comprenait pas. Roman devenait autre dans son pantalon noir de jeune paysan et sa chemise blanche sans col.

— Je dois t'accompagner, dit Roman qui pour la première fois lui disait tu.

— Je m'appelle Andrei, dit Andrei avec le ton dur de l'émotion.

Roman eut son léger sourire : « Eh bien, Andrei, il faut partir avant que je ne puisse plus le faire », et comme pour corriger ce qu'il y avait d'ambigu dans ses mots : « Pendant que j'en ai le courage. »

Le sol devenait gris dans la cendre du crépuscule, les derniers rayons sanglants du soleil grimpaient lentement le long du clocher rouge, pareil à un morceau de braise. Roman tournait le dos au monastère. Soudain il eut une voix d'enfant pour demander : « La porte est toujours ouverte, n'est-ce pas ? »

Andrei voyait par-dessus l'épaule du garçon, au bout de la prairie derrière l'église, la porte ouverte du monastère. Il regarda le visage de Roman et vit sa beauté, et en une seconde il comprit qu'à son tour il allait jouer avec une vie, il hésita comme s'il cherchait à bien voir le monastère.

— Non, dit-il.

Roman baissa une seconde la tête, il ne se retourna pas, mais s'approcha de la voiture et de sa voix d'homme retrouvée dit avec une fausse gaîté : « Eh bien, partons. » Quand ils furent hors du village, sur

la route de S., Andrei se reprit, il devait la vérité à cet enfant.

— Roman, dit-il en se tournant vers lui, je...

— Je sais, coupa le jeune homme. Tout commence...

CHAPITRE III

Le soldat qui servait de chauffeur et d'ordonnance à Andrei ne comprenait plus rien. Voilà des mois, il y avait eu d'abord la chasse à l'homme, à quatre, avec les deux autres soldats qui avaient de peu échappé au destin de garde-chiourmes et qui pourtant en gardaient la dissimulation et la lâcheté. Des mois, ils avaient parcouru ensemble les villes, les villages, les bois et les champs, ils avaient interrogé, fouillé, regardé, suspecté, attendu. Le lieutenant, prêt à vous aider s'il le fallait, comme de sortir une auto de la boue ou d'accommoder pour vous les heures de repos, mais sans jamais rien de personnel en dehors de cela, comme une forteresse défendue de tous côtés, restait égal de caractère, même quand un autre garçon était venu de l'état-major sous ses ordres et que la nuit il les entendait se disputer comme un couple et qu'il ne comprenait plus quand le nom de Catherine était jeté entre eux. Puis celui-là était reparti ; puis les deux petits lâches qui le traitaient en esclave ou presque, parce qu'il venait tout juste d'être incorporé, étaient repartis, puis le lieutenant avait passé l'hiver dans cette garnison sinistre, car il ne parlait pratiquement à personne, lisait, allait à la salle de sports, travaillait ; et lui aussi, l'ordonnance, on le tenait à l'écart comme un espion venu de la capitale.

Pour aboutir à quoi, à trouver le gars sur le trottoir, abattu comme un malfaiteur ! Et voilà que le cirque commençait. On l'avait retrouvé, il avait violé et tué,

et reçu la monnaie de sa pièce, tout rentrait dans l'ordre. Eh bien, non. Un jeune moine, un type fabuleux celui-là, un de ceux qu'on regarde avec l'impression de voir le ciel entrouvert, ça il ne fallait pas le dire, le ciel était pour les bonnes femmes, prenant l'assassin dans ses bras, à croire que c'était un objet précieux, avait transformé toute la journée en une longue cérémonie dramatique où tout convergeait, du silence de la foule au chant des moines, de la civière au cercueil, de la ville frappée de stupeur au village touché comme par la foudre de la mort, car c'était un éclairage soudain fixe ; et dans l'église glaciale où on avait inhumé celui qui avait tué deux fois, ainsi qu'un personnage de haut rang, il avait soudain eu, lui, Linus, les entrailles nouées par un sentiment inconnu quand les moines avaient chanté et qu'il n'y avait plus eu trace de rien sur le sol.

Et maintenant, dans la voiture, il se taisait. Le jeune moine avait enlevé sa tunique noire quand le lieutenant avait parlé tout bas — ça, il l'avait entendu au volant — suppliant, oui, implorant même, l'autre de venir avec eux. Qu'est-ce qu'il allait dire à l'armée ? On n'emmène pas un moinillon dans une caserne ; ça ne porte pas d'arme, ça n'obéit qu'à ses idées, ça ne s'habille pas comme tout le monde. Et pourtant, celui-ci s'était mis en civil.

Plus tard on avait brûlé S., alors qu'il commençait à faire nuit et on roulait vers K. Par la vitre ouverte, des odeurs de tilleul venaient tout à coup jusqu'à eux, et ce parfum grisait autant que la bière nouvelle. Le lieutenant n'avait pas parlé de dîner, et curieusement lui non plus n'avait pas faim. Ils se taisaient dans le

fond de la voiture. Il aurait voulu dire quelque chose de gentil pour montrer qu'il était avec eux, mais les mots dans sa tête n'arrivaient pas à s'ajuster à ses lèvres. Et K. fut contourné et on rentrait vers V., car le lieutenant avait été nommé à l'état-major et regagnait son domicile. C'était son devoir d'ordonnance de s'inquiéter de l'endroit où il fallait conduire le jeune... Il chercha comment l'appeler, et la voix du moine lui parvint : « Roman », disait-elle. Le lieutenant réagit aussitôt avec une sécheresse qui les surprit tous les trois.

— A l'appartement, sans discuter, dit-il. Et tu reprendras ton service comme d'habitude demain. Je dois être à l'état-major à huit heures, même si je ne dors pas. Tu regagnes le logement que tu as dans la maison. La caserne, c'est fini pour toi pour l'instant.

— A vos ordres, mon lieutenant, s'entendit-il répondre.

Puis quelques kilomètres plus loin, le lieutenant se penchait vers lui entre les sièges et lui disait : « Personne n'a besoin de savoir que Roman est en ville, tu as compris. Je dois terminer cette enquête. Tu t'occuperas de l'appartement comme d'habitude. » Après un temps, il prononça pour la première fois son prénom : « Linus, je compte sur toi. » Et Linus avait hoché la tête, « Oui, mon lieutenant » ne passait pas. Quelque chose était changé, il aurait voulu poser une question, mais c'était impossible, la vie lui offrait tant d'énigmes depuis qu'il était soldat qu'il attendait qu'elles fussent résolues par les autres pour comprendre que la plupart ne cachaient que sa peur de mal faire.

Ils arrivèrent alors que le bas du ciel s'éclaircissait vaguement et le lieutenant prit lui-même un sac de voyage ; Roman (je peux l'appeler ainsi, il me l'a dit, pensa Linus) n'avait aucun bagage. Il les vit disparaître dans l'immeuble et alla ranger la voiture au garage, puis une fois dans sa chambre de fonction, c'était un voisin qui disait fonction au lieu de service, il remonta son réveil, enleva ses bottes et tout habillé se jeta sur son lit. Le sommeil le prit aussitôt. Il était en voiture et quelqu'un lui disait gentiment : « Linus, ne va pas trop vite. »

CHAPITRE IV

Quand ils furent dans l'appartement, face à face, l'angoisse fondit sur Andrei. Il était chez lui ; il avait ce qu'il voulait, Roman chez lui, il ne savait pas bien pourquoi, mais de nouveau la beauté évidente du garçon transformait l'air et se déplaçait comme de la lumière entre les meubles. L'appartement avait été un peu arrangé par Catherine et par Adam, qui en avaient corrigé la froideur militaire en y apportant des tapis, un miroir, un divan profond et deux fauteuils où on s'enfonçait. L'éclairage avait été transformé à son tour et les trois pièces en recevaient une profondeur mystérieuse.

— Tu vas dormir dans la chambre, je prendrai le divan, dit Andrei.

— Je peux dormir n'importe où, sur une planche, et toi tu dois te reposer, répondit le garçon.

— Tu n'as rien avec toi. Mon ordonnance s'occupera du linge demain. Maintenant il faut faire un lit.

Dans un placard il trouva des draps et un oreiller, mais Roman les lui prit des mains » : « Je ne veux pas être servi, dit-il. Linus s'occupe de toi, je m'occuperai de moi. Maintenant tu dois dormir. »

Andrei n'arrivait pas à s'en aller, il sortit, reparut cette fois avec un pyjama : « Tu as presque ma taille. Tu seras mieux pour dormir. » Et comme Roman attendait qu'il s'en allât :

— Merci de m'avoir accompagné dors bien.

— Dors bien, Andrei, dit Roman.

Le lieutenant se déshabilla dans la pénombre, prit une douche et quand il revint se coucher, il n'y avait plus de rai de lumière sous la porte voisine. Alors ses draps les engloutirent, lui et sa journée de rêves et de désespoir.

L'aurore gansait les rideaux d'un fil clair quand il se réveilla. Tout lui revint en mémoire, l'enterrement et le voyage, et il se leva pour aller boire un verre d'eau. Puis quelque chose le poussa à entrouvrir la porte de la pièce où dormait Roman. Là aussi les rideaux laissaient filtrer un peu de lumière et, au bout d'un instant, il put voir dans la chambre. Alors son cœur sursauta. Le divan était vide. L'enfant était parti. Il se trouva au milieu de la pièce avant d'avoir réfléchi. Roman était allongé, le visage sur le sol, dans le pyjama clair. Andrei s'agenouilla près de lui et lui effleura l'épaule.

— Roman, souffla-t-il.

Mais le garçon dormait profondément. Andrei lui toucha la joue. De lui-même le garçon se leva soudain et se trouva à genoux, les yeux agrandis encore par la nuit dont il sortait.

« Roman, dit Andrei, tu vas attraper froid, il faut t'allonger sur le divan.

Et sans un mot Roman obéit, se recouvrit d'un drap et regagna son rêve. Andrei ne put se rendormir : dans deux heures, il devait être à l'état-major, se dit-il. Il se fit du thé, se lava, et lorsque ce fut l'heure où l'ordonnance arrivait, il l'attendit à la porte pour qu'il n'y eût aucun bruit tant que Roman dormait.

CHAPITRE V

A l'état-major, il dut répondre à toutes les questions qu'on se posait encore et rédiger le compte-rendu des derniers jours. Sa mémoire fut fidèle, ne dissimulant que la vérité, ses sentiments quand il avait vu le corps et la présence chez lui du jeune novice arraché à son univers. D'ailleurs aucune question ne lui fut posée, mais cette fois le colonel adjoint qui dirigeait le service l'invita à prendre un verre et dans leur conversation, intime lui précisa-t-il, lui demanda pourquoi il n'avait pas épousé la jeune femme avec qui il vivait. Andrei rougit soudain et l'autre ajouta qu'il connaissait le problème, Adam faisait partie d'une famille intouchable et le ménage à trois n'abusait personne. Avec un mari pour rire, Catherine ne négligeait pas ses soupirants, mais on avait espéré qu'il aurait été, lui, l'élu et non pas ce jeune impuissant, richissime et capricieux. Son absence, pour raisons de service, répondit Andrei, avait joué contre lui.

L'homme s'excusa. « Allait-il reprendre cette vie-là ? »

Andrei dit qu'il aimait Catherine.

Et quels étaient ses rapports avec Adam ?

— Excellents.

Enfin — cette question-là était entre hommes — que faisait le mari pendant la nuit ? Brusquement l'homme le tutoya : « Tu me comprends ? » Andrei répondit calmement : « Il regarde. »

L'homme ne rit pas, mais ses prunelles ne quittaient pas les yeux d'Andrei. « C'est tout ? Il n'a pas tenté autre chose ? » Andrei se dit très vite qu'il fallait être naturel : « Quand je suis en exercice, dit-il, je ne m'occupe que de ce que je fais. »

— Ah ! Cette jeunesse dorée ! dit le colonel en riant. Tu en as de la veine d'avoir été adopté si vite.

Et il y avait dans cette remarque l'indication qu'on savait tout de lui, son origine paysanne et modeste, son ascension rapide parce qu'on le croyait sans appui et qu'on en ferait ce qu'on voudrait, et ces hautes protections qui s'étaient déclarées, à cause de cet amour de femme auquel rien ne résistait, même dans un monde exclusif d'hommes.

Et comme il se levait, le colonel lui dit : « Tu déjeunes avec moi aujourd'hui, je n'aime pas déjeuner seul. »

CHAPITRE VI

Linus ayant essayé d'empêcher Roman de faire quoi que ce fût, l'adolescent lui déclara sans ambages : « Linus, tu es mon égal. Puisque je n'ai rien à faire ici pour l'instant, je vais t'aider comme on aide son frère. Pas question de me refuser, tu me ferais de la peine. »

Ainsi l'appartement fut rangé, le déjeuner préparé et l'heure en arriva, mais Andrei ne rentra pas. Ce fut presque une déception, les deux garçons attendirent, puis l'ordonnance décida qu'il fallait se nourrir et ils s'installèrent à la cuisine. De quoi parler à un garçon plus jeune et si intimidant ? songeait Linus. Mais tout naturellement de l'endroit d'où l'on venait, des habitudes du village en ce moment même, à la saison où les blés étaient hauts, où les lièvres dessinaient le sillage de leur course dans le seigle, où la beauté du soir, quand la lune apparaissait sur les toits des granges comme une amie silencieuse, vous serrait le cœur.

— Les grosses étoiles ne bougent presque pas de tout l'été, dit Linus maladroitement, et chaque soir est pareil à l'autre.

— Mais il y a des étoiles qui filent comme des lièvres, elles trouent le ciel, remarqua Roman, et un instant ils se turent.

Puis insensiblement Linus raconta sa vie et tout ce qu'il avait enfoui en lui-même depuis son départ de sa ferme dans le Sud où il était le frère du milieu,

comme il disait. Il s'était engagé pour laisser plus de place aux autres. En dehors du lieutenant, il n'avait trouvé personne à qui parler vraiment comme à un ami ; le lieutenant, c'était simplement quelqu'un de juste qui essayait de vous comprendre, mais qui vivait dans son cercle de gens riches.

— Pourtant, il est à part, coupa Roman.

Linus ne comprenait pas ce qu'il voulait dire et ils passèrent à autre chose. Roman ne connaissait pas la ville, il se perdrait s'il sortait seul, Linus demanderait au lieutenant de lui montrer en voiture tous les endroits qu'il fallait voir, la gare, le parlement, l'université, les casernes... les églises, ajouta-t-il après un temps.

Le visage de Roman s'éclaira et, cédant tout à coup à une confiance absolue, Linus murmura : « J'y vais quelquefois le soir, sans uniforme. »

— Je t'accompagnerai, dit Roman.

Le matin, Linus avait lavé la chemise du garçon pendant qu'il dormait et, comme celui-ci refusait de porter une autre chemise, dès qu'elle fut sèche, Linus la repassa. Roman attendait torse nu, assis à la table, ils continuaient leur conversation un peu décousue, si bien qu'ils n'entendirent pas la porte s'ouvrir. Linus se leva d'un bond. « A vos ordres, mon lieutenant », bafouilla-t-il. Andrei semblait mécontent.

« Pourquoi restes-tu comme ça ? » demanda-t-il à Roman, mais déjà il regrettait cette remarque, l'innocence du regard lui répondait et la chemise enfin repassée fut remise aussitôt, cachant de nouveau cette blanche vigueur qu'on avait envie de serrer dans ses bras.

Andrei eut la sensation de tomber dans du feu, une flamme subtile qui lui chauffait soudain tout le corps, non pas à la surface de la peau, ni profondément, mais juste sous la peau, là où le sang circulait, et partant exactement du milieu de la poitrine. Cela dura quelques minutes où il ne put rien dire, puis la voix grave, il demanda à Roman de le suivre, car il avait à lui parler maintenant. Mais une fois dans le salon qui servait de bureau, il ne put trouver la moindre parole. Roman attendait patiemment, le visage toujours aussi clair et les yeux attentifs, le silence lui paraissait un élément normal. Il avait encore l'habitude de sa cellule, songeait Andrei. A ce moment, le garçon se mit à parler :

— Andrei, tu es mécontent de moi.

— Non, dit le lieutenant.

— Andrei, tu es mécontent de la vie.

Le lieutenant ne répondit pas aussitôt, puis il s'entendit prononcer ce qu'il ne voulait pas avouer :

— Il faut que Linus reste à sa place.

— Andrei, je t'ai suivi librement, parce que ce qui est caché doit venir à la lumière, mais je ne suis supérieur à personne. Tous les brins d'herbe valent toutes les fleurs. Je ne resterai pas ici si quelqu'un doit baisser les yeux devant moi.

Et avec une autorité soudaine : « Nous venons tous de la terre, la poussière peut-elle s'enorgueillir d'être plus poussière qu'une autre ? » Le beau visage avait à peine rosi dans le haut des pommettes, le lieutenant blémit : « Pardonne-moi, dit Roman, je ne devrais rien dire, celui qui juge se condamne. Pardonne-moi, Andrei. »